

CATHERINE-LUNE GRAYSON

LE TESTAMENT DE NOS CORPS

ROMAN

MÉMOIRE
D'ENCRER 

Catherine-Lune Grayson

LE TESTAMENT DE NOS CORPS

Tombeau de Waberi Abdulaziz Nuur,
dit Aziz Kassim Mohamed

MÉMOIRE D'ENCRIER

DE LA MÊME AUTEURE

L'invention de la tribu, Montréal, Mémoire d'encrier, 2012.

Nul ne revient du pays qui n'existe pas, Québec, Michel Brûlé, 2010.

*À Sharif
Aux enfants de Kakuma*

« It is not the past that rules us – it is the image of the past. »

George Steiner

PROLOGUE

Ça commence par un corps, immobile. Cheveux argentés. Taille moyenne. Mince. Étendu au sol. Comme le dormeur du val qui ne dort pas.

Une jeune femme entre. S'arrête un moment sur le pas de la porte. Elle fait quelques pas et se penche, calmement. Elle saisit le poignet gauche de l'homme. Pose deux doigts sur ses veines. Puis elle cherche son pouls dans son cou. Elle reste là, immobile, pendant une petite éternité.

Puis elle se relève, décroche le téléphone.

Elle contemple le combiné.

Elle ne compose pas.

Raccroche le téléphone.

Elle s'agenouille à côté du corps. Elle l'observe longuement. Elle ne hurle pas. Elle ne parle pas. Elle effleure les traits de sa figure du bout des doigts, suit chacune de ses rides, comme si elle voulait les lisser, les effacer. Elle regarde son cou, ses épaules. Elle prend sa main gauche entre les siennes. La caresse. Masse la paume, les doigts, s'attarde un moment aux ongles. Détache les poignets de sa chemise. Ses gestes sont posés et empreints de douceur. Elle observe encore, agenouillée, comme on récite une prière. Son regard s'arrête sur ses bras, ses genoux, descend jusqu'à ses pieds. Le temps dure longtemps.

Le temps qu'elle redeviennne enfant, qu'elle devienne orpheline.
Lentement elle s'étend contre le corps inanimé.
Tout à coup elle se tord de douleur.
Tout à coup elle s'étouffe dans ses pleurs.

Il faudra attendre plusieurs heures avant qu'une autre femme,
plus âgée, entre, crie le nom d'un homme et se précipite vers
le corps.
Puis décroche le téléphone et appelle à l'aide.

Il faut bien que ça commence quelque part.
Ça aurait pu commencer plus tôt.
Avant le passage de la police, avant la mort de l'homme.

Ou encore plus tôt.
Quand l'homme avait les cheveux bien noirs et qu'il vivait déjà
là où il mourrait.
Ou lorsque sa fille, qui deux décennies plus tard veillerait son
corps mort, était venue au monde. Dans cette fraction de
seconde où il avait cru reconnaître sa sœur.
Ou dans le camp de réfugiés qui l'avait vu grandir au milieu du
désert kenyan.

Ou bien au moment de sa naissance, vagissant et rose, lorsque
rien ne laissait présager qu'il était promis à un destin extraor-
dinaire. Au contraire, ses chances de survie semblaient bien
minces, là, à la frontière de la Somalie et du Kenya, à quelques
kilomètres de Liboi. À sa naissance, sa mère avait hurlé comme
une louve. Le nouveau-né avait hurlé en retour. Un poids
plume: même pas deux kilos. Deuxième enfant d'une famille
de deux, né moins de dix minutes après sa sœur qui, avec ses
trois kilos, avait mangé plus que sa part durant la gestation.
Il l'avait bien vite rattrapée, puis dépassée, cette sœur. C'était
un enfant vorace, l'un de ceux qui boivent jusqu'à l'épuisement
des stocks.

Si ce n'était de la guerre, il aurait grandi à Mogadiscio dans une famille de classe moyenne, bons voisins, jardin soigné, enfants bien élevés, lui fonctionnaire, elle enseignante à l'école primaire, vacances d'été à la campagne chez les grands-parents, mosquée et balade à la plage le vendredi. Si la machine n'avait pas déraillé, son parcours aurait été prévisible: il aurait étudié un peu plus que ses parents. Peut-être serait-il devenu ingénieur ou médecin. Il aurait eu un ou deux enfants. Mais voilà que la guerre bouleverserait les règles de la reproduction sociale et tout ne serait que survie.

Mais ça commence une fois qu'il est mort.

Et tu redeviendras poussière.
Pour seul testament, ton corps.
Sur ton corps, je lirai ta vie et mon passé.
Chacune de tes rides
Chacune de tes cicatrices
Me parlera de tes silences.
Ces histoires que tu ne me raconteras pas.
Même en vie, tu les aurais tues.
Tu disais que les paroles étaient souvent inutiles
Que la vérité est une fiction.

VISAGE

Ce qui nous expose au monde. On aimerait croire qu'il dit la vérité, qu'il suffit de savoir le déchiffrer.

Des traits parfaitement réguliers que l'enfant caresse du bout des doigts, les effleurant à peine.

La peau sous les yeux est légèrement plus foncée. Les yeux sont noirs.

La bouche est délicate.

Les rides qui la bordent marquent son sourire. Il sourit toujours. Même dans la tristesse. Surtout dans la tristesse.

Les sourcils sont encore noirs.

Le menton est fin.

La mâchoire est étroite.

La barbe est légère et à peine visible, car taillée très courte.

Les cheveux courts et bouclés sont devenus blancs et commencent haut sur son crâne.

Les rides sur son front sont comme des labours au printemps.

D'abord les traces de l'enfance.

Cette tache de naissance à peine visible à la racine de ses cheveux, ces cheveux dans lesquels il mettait une goutte d'huile parfumée pour les faire briller, comme le faisait sa mère quand il était enfant. À sa naissance, on s'en était réjoui de cette marque sur sa tête encore chauve, car elle devait le protéger, lui porter chance. Il ne restait que l'espoir des beaux lendemains.

Et au départ, il est presque chanceux.

Il naît un peu avant l'aube dans une tente improvisée au moyen de morceaux de tissus suspendus à des ronces. On a jeté des nattes sur le sable. La lumière du petit matin qui traverse l'étoffe est colorée par les couleurs vives de l'imprimé. Tout est baigné de rouge et de rose. Ses parents viennent de traverser la frontière du Kenya à la hâte. Il faut bien naître quelque part.

Il est le second. Waberi Abdulaziz Nuur. Fawzia Abdulaziz Nuur, sa sœur, est née quelques minutes plus tôt. On l'appellera Zia et elle le mènera par le bout du nez. De cette tante inconnue, j'hériterai de mon nom et d'une histoire. Cette tante, je me l'inventerai si souvent qu'elle vivra à mes côtés. Elle sera là, dans mes jeux d'enfants, vive, courageuse et drôle. J'imaginerai la complicité des enfants, identiques et différents.

Je serai la sœur de mon père. Je ne serai plus sa fille. Je poserai mes mains sur ses yeux. Je le consolerais.

Lui, on ne l'appelle pas encore Aziz, mais Waberi. Aziz, ou Abdulaziz, c'est le nom de son père. Nuur, c'est son grand-père, mort avant sa naissance. Ce n'est que plus tard qu'il deviendra Aziz à son tour. Et beaucoup plus tard, qu'il sera Aziz Kassim Mohamed. Un nom qui effacera presque toute sa généalogie.

De son lieu de naissance, il ne se souvient de rien. Ses parents fuient la Somalie et les bombes. Le territoire frontalier n'a rien d'hospitalier. Des milliers de personnes y ont trouvé refuge. Il manque d'eau. Il fait très chaud le jour et froid la nuit.

Les gens sont malades et épuisés. Ils ont faim.

Ils viennent d'échapper à la guerre et ils sont encore tremblants de peur, étonnés d'être toujours vivants.

Ils s'inquiètent pour leurs proches et pour leurs animaux restés derrière.

Ils se racontent les mêmes histoires en boucle, comme pour apprivoiser leur nouvelle réalité.

Mais en même temps, ils se refusent à croire à la fin d'un monde, à la fin d'une époque. Ils se remémorent les premières bombes, les premiers tirs, les premiers morts, le chaos de la fuite.

Ceux qui ont vu et goûté l'horreur de trop près se taisent. Il n'y a pas de mots pour partager l'indicible et l'impensable.

Un imam kenyan ému par la naissance de jumeaux donne de l'argent aux jeunes parents pour qu'ils se rendent jusqu'à la capitale, Nairobi, à une longue journée de voyage de là. L'air y sera meilleur. Aussitôt qu'Abyan, désormais mère, est de nouveau capable de faire quelques pas, on emmaillote les nourrissons dans des bouts de pagnes colorés et la famille reprend la route. Leur jeune mère les garde blottis contre sa poitrine, les bras serrés autour d'eux. Les cris et les gémissements des enfants ressemblent encore à des miaulements. Elle les portera ainsi pendant plusieurs jours, effrayée à l'idée de les déposer, de s'éloigner d'eux, de ne plus sentir leur chaleur, leur chair contre

la sienne. Aziz, fraîchement fait père, a trouvé un camionneur qui a accepté de les transporter jusqu'à la ville la plus proche, Garissa. Là, ils pourront sans doute trouver une voiture un peu plus confortable qui les conduira à Nairobi.

Il a deux mois.

Il vit dans l'un des quartiers pauvres de la ville, là où ses chances de survie sont plutôt minces.

Mais il s'en tire bien.

Il n'est pas malade.

Il grandit, il marche puis il court, il babille puis il parle.

Il va à l'école avec Zia.

La famille est pauvre. On mange une fois par jour. Mais les enfants, le bidonville, c'est tout ce qu'ils connaissent, donc ils ne s'en plaignent pas. La compagnie de l'un et de l'autre, de leurs parents, de Suleiman, de Monsieur Victor, les terrains vagues et le terrain de soccer suffisent largement à leur bonheur.

Leur mère leur raconte avec nostalgie la douceur de la vie d'avant, mais c'était avant qu'ils ne soient nés, avant que le monde n'existe. Elle donne vie à ses parents et à ses frères – ces grands-parents, oncles et tantes qu'ils ne connaîtront jamais. Que je ne connaîtrai jamais non plus. Cette part manquante. Elle parle de sa mère en pressant ses mains très fort l'une contre l'autre, comme pour contenir son émotion.

Sa mère avait rencontré son futur mari alors qu'elle était encore enfant. Elle s'ennuyait près d'un point d'eau où buvaient les chèvres qu'elle gardait. Elle traçait des lettres imaginaires dans le sable pour faire passer le temps. Elle s'ennuyait souvent.

Devenu son mari, l'homme l'avait emmenée vivre à la ville. Elle ne s'était plus ennuyée. Elle ne se lassait pas de parcourir les rues de cette ville de bord de mer, éblouie par les grandes constructions et les étals débordants de vivres du marché.

Elle était heureuse.

Puis elle avait eu un premier fils, Warsame, le frère aîné. Abyan suivait. Deuxième d'une famille de quatre. C'est Warsame qui

avait patiemment appris à lire et à écrire à Abyan, encore lui qui la défendait à l'école.

Sa petite sœur Fartoun, avec qui Abyan partageait son lit et ses fous rires, avec qui elle parlait jusque tard dans la nuit, avec qui elle cueillait des mangues dans la cour des voisins.

Le petit dernier, Bashir, dont Abyan s'était beaucoup occupée. Qu'elle amenait manger des glaces et qui, avec ses parents, était mort durant les premiers jours de la guerre.

C'est cette mort qui avait rendu la guerre vraie, palpable, intime, pour Abyan. Cette mort qui les avait convaincus de partir, elle et son mari, sans attendre la naissance de l'enfant, même si elle était imminente. On ne parlait pas encore de jumeaux, mais elle était convaincue depuis les premiers jours de sa grossesse de porter deux enfants.

Abyan parlait souvent de cette ville où elle avait grandi et qu'elle avait fuie. Elle disait qu'à la fin, lorsqu'ils s'étaient résignés à partir, la ville ne s'apaisait que momentanément avec les premières lueurs de l'aube et l'appel à la prière.

Les bombes cédaient la place au soleil, comme si les guerriers et le soleil avaient fait un pacte: le jour, du moins ses balbutiements, appartiendrait à la vie et la nuit, à la mort.

Même dans la guerre, il y a parfois un ordre des choses.

Entre ses sourcils, près de l'arête du nez, la varicelle a laissé deux traces rondes.

Sous ses lèvres, il y a une cicatrice presque effacée par le temps. Un tesson de bouteille qu'il avait voulu porter à sa bouche quand il ne marchait pas encore. La marque n'apparaît que quand sa peau est brunie par le soleil. N'apparaissait. Elle n'apparaîtra plus.

Ses traits si parfaitement réguliers lui ont sans doute valu son premier rôle. Il venait à peine d'arriver dans ce pays encore inconnu, encore indéchiffrable. Un petit film, mais il s'en était bien tiré. Son nom avait circulé.

Très vite, il est assez connu pour qu'on lui offre tous ces rôles où l'acteur doit être noir, jeune et beau.

On aime bien qu'il soit noir, mais pas trop.

Brun clair.

Il a à peine vingt ans. Il a déjà trop vécu. Il garde ses distances avec cet univers d'artifices. Mais il faut bien gagner sa vie.

Il voudrait être celui qui raconte, pas celui qui joue. Chez lui, ce ne sont pas les comédiens que l'on admire, mais les poètes. Leur parole porte l'histoire et les luttes des hommes de génération en génération. C'est par la poésie que l'on célèbre la vie et la mort, que l'on perd des guerres, que l'on conquiert la paix. Chaque ville, chaque clan, a son poète, sa voix. Il voudrait être Hadrawi, l'homme qui proteste et sculpte le monde à coup de mots. L'homme dont les vers sont si forts qu'ils lui ont valu la prison.

Il avait gardé des coupures de journaux de l'époque, souvenirs d'un passé révolu. Je les connaissais par cœur pour les avoir tant étudiées avec mon frère Aden quand nous étions enfants, à la recherche de ce que notre père avait été avant qu'on existe.

Il y avait parmi elles une longue entrevue dans un magazine. Ses paroles sont creuses. Il évoque vaguement la Somalie, un passage dans un camp de réfugiés, la mort de ses proches, mais tout est flou. Un jour il avait expliqué un peu ironiquement – c'est toujours comme ça qu'il disait les choses importantes, à demi-mot, sous forme de boutade, en souriant tristement – qu'il n'avait pas envie de parler à ces gens qui voulaient s'approprier l'histoire de sa courte vie pour faire pleurer leurs lecteurs.

Quand les questions l'indisposaient, il prétendait que son français encore approximatif l'empêchait de les comprendre. Il ne pourrait abuser de cet artifice longtemps, car bientôt il écrirait dans cette langue empruntée. La douleur du départ et de la route était trop vive pour être offerte en partage. Elle le demeurerait jusqu'à la fin, si bien qu'on aurait toujours l'impression que son passé était tissé de secrets et de silences.

Nuit albinos, Gary Victor

Le bar des Amériques, Alfred Alexandre

De glace et d'ombre, H. Nigel Thomas (traduit par Christophe Bernard et Yara El-Ghadban)

La femme tombée du ciel, Thomas King (traduit par Caroline Lavoie)

CATHERINE-LUNE GRAYSON

LE TESTAMENT DE NOS CORPS

Une fille raconte la vie de son père, Waberi Abdulaziz Nuur, marquée par la violence, le deuil et l'exil. Entre la Somalie et le Kenya, Waberi a grandi et appris la dureté de la guerre et des camps de réfugiés. À sa mort, à Montréal, sa fille dépeint avec tendresse et pudeur le visage éblouissant du père.

*Et tu redeviendras poussière.
Pour seul testament, ton corps.
Sur ton corps, je lirai ta vie et mon passé.
Chacune de tes rides
Chacune de tes cicatrices
Me parlera de tes silences.
Ces histoires que tu ne me raconteras pas.
Même en vie, tu les aurais tues.
Tu disais que les paroles étaient souvent inutiles
Que la vérité est une fiction.*

Née en 1977, Catherine-Lune Grayson a grandi à Saint-Adrien, en Estrie. Romancière, anthropologue et travailleuse humanitaire, elle a publié en 2012 *L'invention de la tribu* chez Mémoire d'encrier.